

A close-up portrait of a man with dark hair, looking slightly to the right with a subtle smile. He is wearing a dark, collared shirt. The background is a plain, light color.

PASCAL BRUNNER

Gloire, galère, cancer,
je paye la note !

Pygmalion

Extrait de la publication

PASCAL BRUNNER

Gloire, galère, cancer, **je paye la note !**

« Ça va être ma fête ! », plaisante Pascal Brunner qui s'attend à une note salée mais se tient prêt à la payer. Le chirurgien confirme d'un signe de tête. Le couperet tombe le 17 mai 2011, le jour de la Saint-Pascal. Pendant une année, l'artiste va lutter contre un « joli cancer de la gorge », subir plusieurs opérations dont une greffe du palais, et, surtout, réapprendre à parler et à chanter. Un comble.

Sa place au soleil, le petit gars de Sarcelles ne l'avait pourtant pas volée. Il apprend son métier d'amuseur au Club Med et, très vite, il est repéré par Guy Lux qui l'invite à rejoindre *La Classe*, formidable vivier de talents sur France 3. Il devient chroniqueur dans *Rien à cirer* sur France Inter au côté de Laurent Ruquier, avant de décrocher le gros lot avec *Fa Si La Chanter*. Mais son ascension vertigineuse conduit Pascal tout droit en enfer. Les addictions au tabac et à l'alcool le détruisent à petit feu. L'animateur-chanteur va y laisser sa peau, perdre *Fa Si La Chanter*, qui a fait de lui une star.

Pascal Brunner a tenu tête au « crabe ». Avec dignité, pugnacité et lucidité. Son parcours du combattant, il le raconte sans pathos. Il s'empresse d'en rire de peur d'être obligé d'en pleurer. L'auteur nous livre un récit poignant et surprenant. Exemple parce qu'authentique.

Pygmalion

Extrait de la publication

Gloire, galère, cancer

Je paye la note

PASCAL BRUNNER

Gloire, galère, cancer

Je paye la note

Avec la collaboration d'Isabelle Gaudon



Pygmalion

Sur simple demande adressée à
Pygmalion, 87 quai Panhard et Levassor, 75647 Paris Cedex 13,
vous recevrez gratuitement notre catalogue
qui vous tiendra au courant de nos dernières publications.

© 2012, Pygmalion, département de Flammarion.
ISBN : 978-2-7564-0870-5

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5 (2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À celles et ceux que le crabe est venu
sournoisement attaquer.
Offrez votre visage au soleil, vous laisserez ainsi
les ombres derrière vous !
À ma fille Marine qui m'a aidé à traverser
ces turbulences.
Grâce à elle et pour elle, j'ai lutté pour échapper
au sort funeste qui me guettait.

Je m'empresse de rire de tout
de peur d'être obligé d'en pleurer.

BEAUMARCHAIS

Prologue

Du plus loin qu'il m'en souviene, j'ai toujours voulu être un artiste. Pas, comme le chante Aznavour, pour être en haut de l'affiche. Oh ! Non. Mais pour distraire mes semblables et vivre de ma passion. Amuser les autres, les voir sourire et les entendre battre des mains, j'ai ça dans le sang depuis... toujours ou presque. Moi, le petit gars de Sarcelles, j'ai eu la chance inouïe de réaliser mon rêve d'enfant. Et pourtant, jugez-en plutôt, ce n'était pas gagné !

Mon père s'est volatilisé dans la nature peu après ma naissance – j'apprendrai quelque quarante ans plus tard pourquoi. Ma mère n'a d'autre choix que de m'élever seule mais elle a son travail ; il faut bien faire bouillir la marmite ! Elle me confie alors à la famille Ledoux, des voisins qu'elle connaît et apprécie et en qui elle a toute confiance. Comme j'aime à le dire, il n'y a pas de hasard. Deux foyers = double ration d'amour !

À peine ai-je soufflé quatre bougies que ma mère m'inscrit à un radiocrochet pour chanteurs en culottes courtes à Frontignan. Devant ses

yeux ébahis, j'envoie « Sirop typhon », le tube de Richard Anthony, et je rafle le premier prix. Ma mère invite quelques amis à partager sa joie et à siroter la récompense – une bouteille de muscadet –, avec la larme à l'œil et une grande bouffée de fierté. Les dés étaient jetés. À sept ans, je connaissais le répertoire de Thierry Le Luron sur le bout des notes. Mon idole n'avait qu'à bien se tenir ! Je devenais ainsi le plus jeune imitateur de France pour le plus grand plaisir de mes deux familles. Mon oncle Pierrot, le frère de ma mère, ne boudait pas son bonheur quand il m'offrait une table de son bistrot pour scène. C'est sans doute chez lui que tout a commencé.

Je fais le show dès qu'une occasion se présente et je force un peu le destin, si vous voyez ce que je veux dire. Mais à quatorze ans, coup de théâtre ! Je dois réintégrer ma « vraie » famille, ma mère ayant refait sa vie et déménagé dans l'Aisne avec Claude, son second mari. Autant le dire franco, j'ai été contraint et forcé de suivre le mouvement. Je n'ai pas eu voix au chapitre et j'ai dû encaisser ce déracinement au sens propre comme au figuré, mais j'étais bien décidé à poursuivre mon petit bonhomme de chemin. La musique ferait partie du paysage, quoi qu'il advienne !

Très vite, je deviens l'amuseur public N°1 du lycée Henri-Martin ; il n'est pas rare de me voir débarquer en cours avec mes costumes de scène sous le bras. Puis, mes débuts dans les kermesses et bals de province picards me permettent de creuser mon sillon, non seulement à Saint-Quentin

Prologue

mais aux alentours. Le bouche-à-oreille fonctionne et je m'accroche à mon rêve qui promet de devenir réalité. Mon vœu est exaucé. Qu'ils sont beaux mes dix-sept ans ! « Pour moi la vie va commencer... »

*

En 1983, quand je suis appelé sous les drapeaux, la chance me sourit encore, je suis engagé comme chanteur de l'orchestre du régiment ! Un bol pareil, vous y croyez ? Le succès est venu, les propositions se sont enchaînées au rythme des rencontres – les bonnes personnes au bon moment –, des recommandations, des auditions. Le Club Med où je « sévis » de 1985 à 1987 m'enchanté et me façonne. J'y ai tant appris ! Sans nul doute, il a été un tremplin magnifique et décisif dans mon parcours. L'année suivante, Jean Vergnes m'ouvre les portes de son cabaret parisien le Don Camilo. Puis, c'est au tour de Claude Villers de me mettre le pied à l'étrier : je découvre alors les joies de la radio en 1990 avec son « Vrai-Faux Journal » sur France Inter. Laurent Ruquier, croisé au Don Ca', me sollicite pour « Rien à cirer » sur la même station, l'année suivante. Vous vous rendez compte ! Moi, je n'en ai pas rien à cirer car je réalise combien ma bonne étoile me suit partout. C'est un peu comme si je déroulais le fil magique qui conduit au bonheur. Pas question de le lâcher ! Cette ascension me grise mais jamais au point de ne pas songer à remercier le Ciel.

Mais, comme dit la chanson, c'est pas tout. Le plus extraordinaire a été ma rencontre avec Guy Lux. Inespérée. Presque surréaliste. Cet homme-là a changé ma vie en me faisant intégrer « La Classe » sur FR3. Moi, l'ex-élève dissipé, je m'en donne à cœur joie. Quand il me confie les clés de l'émission « Yacapa » sur la même chaîne, afin de remplacer Vincent Lagaf, je me dis que j'ai une chance insolente. En 1994, c'est l'apothéose : Sabine Mignot m'offre « Fa Si La Chanter » sur un plateau. Un cadeau inestimable. Décidément, la 3 me porte bonheur. Je ne suis pas peu fier de rappeler que « Fa Si La » rassemblait cinq millions de téléspectateurs chaque soir. Il paraît même que les journaux télévisés des chaînes concurrentes ne voyaient pas ce carton d'un très bon œil, craignant pour leur sacro-sainte courbe d'audience. Je me marre doucement... Et puis, la consécration suprême est venue avec *mon* émission de radio. Dans « Brunner à vif » sur Europe 1, ça déménageait. Un intitulé en forme de prémonition...

J'ai saisi toutes les opportunités. Un vrai boulimique du public. Un enzyme glouton de la scène, du micro. Il y aura aussi, dans les années 2000, les planches, les vraies, celle d'un théâtre qui m'offre mon premier rôle, le lieutenant Columbo, et un franc succès. Si « Itinéraire d'un enfant gâté » n'avait pas déjà été utilisé au cinéma, j'aurais volontiers choisi ce titre pour cet ouvrage. Franchement, j'avais la baraka ou je ne m'y connais pas. Côté palpitant, je me laissais emporter par le même typhon et ce n'est pas peu dire. Mon cœur

Prologue

d'artichaut m'a poussé dans de nombreux bras : Colette, Florence, Katherine ou Sonia, j'avais envie de toutes les embrasser. Seule Valérie, mon âme sœur, ma femme et la mère de ma fille Marine, saura me stabiliser. Aujourd'hui, nos amours ne sont pas mortes mais dissoutes. Par ma faute. Je tente de ne pas commettre les mêmes erreurs avec ma compagne Dominique, que le destin a mise sur mon chemin en 2011 quand ma vie a basculé.

*

Jusque-là, ma biographie ressemblait à un CV plein comme un œuf. Pas de trou, pas de blanc, pas de période de vide. Tout bien comme il faut. Vous le savez, vous étiez là. Vous avez toujours été là. De plus en plus nombreux. Le petit écran, les galas, la radio, les tournées, les pièces de théâtre punctuaient ma vie de saltimbanque et j'adorais ça. J'en redemandais. Pour rien au monde, je n'aurais voulu que ce tourbillon effréné et enivrant s'arrête. Très vite, je suis devenu, comme on disait dans le jargon médiatique, une figure du PAF. Et je le devais en partie à « Fa Si La Chanter », qui m'a permis de rafler le 7 d'Or du meilleur animateur de télévision en 1997. Mon bonheur s'est aussitôt affiché à la une des magazines. J'avais beau imiter mes compatriotes, mon succès était authentique. Rien à voir avec de la contrefaçon. Au temps de ma splendeur, on m'avait surnommé « L'homme aux cent voix ».

Et puis, d'un coup d'un seul, j'ai été pour ainsi dire gommé de la photo de famille. Pfft ! Il s'en est fallu de peu pour que je reste définitivement sans voix, figurez-vous. Car peu de gens le savent, mais du jour au lendemain, si j'ai disparu de la scène et des écrans, c'est que j'ai bien failli disparaître tout court. D'une pichenette, j'avais valdingué de l'échiquier. Le fou qui m'a damé le pion n'est pas celui qu'on croit.

*

Tandis que ma cote d'amour auprès du public et des médias grimpait à folle allure, je descendais, à la même allure, aux enfers. Le pire, c'est que je n'avais rien vu venir. J'étais devenu un autre, une sorte de copier/coller misérable et douloureux. Happé par je ne sais quelle tornade destructrice qui ne disait pas son nom. Je me souviens encore du conseil précieux et avisé que Michel Drucker m'avait prodigué en 1990 : « Pour arriver, il faut dix ans. » Pour arriver où ? Au sommet de la gloire ? Cela me paraissait raisonnable. J'avais le temps, du moins le croyais-je. Je n'étais ni un monstre d'ambition, ni trop impatient, même si j'ai dû apprendre la patience par la suite. Personne, en revanche, n'a songé à me dire combien de temps un homme mettait à redescendre et à s'écraser au sol. C'est vertigineux, insidieux et ultrarapide. Aujourd'hui, je suis en mesure de donner la réponse. Ne comptez pas sur moi pour faire la morale à celles et ceux qui se fourvoient, s'abîment et se gaspillent.

Prologue

Les expériences, on les vit et basta. J'irais même jusqu'à affirmer qu'il faut les vivre de l'intérieur pour espérer comprendre *a posteriori* et peut-être aider les autres à éviter certains pièges. Je dis bien peut-être...

J'avais beaucoup gagné et, comme un joueur invétéré, j'avais flambé. En me dépouillant peu à peu de ma propre vie, je dépouillais par conséquent ma femme et ma fille. Je m'évertuais à tout perdre et à ce petit jeu-là, j'étais fortiche. Je me suis essentiellement consacré à mes tentaculaires maîtresses : la cigarette et l'alcool. Pour elles, j'ai dépensé sans compter. Et je ne parle pas d'argent ! Un beau jour – façon de parler – mon capital santé a été grillé.

J'ai eu entre les mains les meilleurs atouts ; cette chance inouïe, je l'ai gâchée. Un joli cancer de la gorge m'a rattrapé au vol. Il m'a mis au tapis et m'en a fait voir de toutes les couleurs. Pour me punir ? Me donner une cuisante leçon ? Me remettre dans le droit chemin tant qu'il était encore temps ? Là, mon CV allait connaître un long tunnel.

*

La rédemption a un prix. Et j'étais prêt à payer cash sans broncher. Pour ma fille, Marine, et Valérie, mon ex-femme, dont j'avais trahi la confiance et bousillé les plus beaux espoirs et les plus belles années. Pour moi aussi. Pour une fois, j'allais apprendre à me montrer égoïste : m'occuper de ma petite personne. Je n'avais plus le

choix ou plutôt si : je devais opter pour la vie ou pour la mort.

Mes démons m'avaient pris dans leurs rets. Ils en voulaient à ma peau ! Il ne tenait qu'à moi de leur fausser compagnie. Tourner le dos à ces saloperies d'addictions qui m'avaient mis le grappin dessus n'a pas été une promenade de santé. Si je n'ai pas fait un service militaire harassant, j'ai découvert pendant un an ce que « parcours du combattant » voulait dire.

De mai 2011, où j'apprends la maladie, jusqu'à mai 2012, où je réapprends à parler, à chanter – un comble, vous avouerez ! –, à retrouver le goût, l'odorat, j'ai combattu, la fleur au fusil, et je suis redevenu ce que je n'aurais jamais dû cesser d'être : Pascal François dit Brunner, père de famille et artiste. Comme le général Mac Arthur l'avait proclamé sur le ton de la menace : « Je reviendrai », je me suis fait la même promesse. Et, comme lui, je suis revenu. Parce que je n'ai jamais renoncé à croire. Je m'empresse de le clamer haut et fort : tout va bien désormais.

*

Sans complaisance, sans pathos et sans forcément perdre le sourire, je veux partager avec vous qui m'avez plébiscité, suivi, applaudi et peut-être – je me plais à le penser – aimé, mes joies et cette dernière année de galère positive. Oui, comme il y a de la discrimination positive, je crois à la galère positive. Parfaitement. Parce qu'au bout, l'espoir de se tenir debout n'a pas été

Prologue

vain. J'en suis la preuve *vivante*. Et je tiens à diffuser ce message d'espoir. Cette renaissance, j'y ai eu droit. Je me suis accroché aux branches pour l'obtenir. Vous le pouvez aussi. Le cinéaste Roberto Benigni l'a dit mieux que moi avec un film qui, bien au-delà de l'œuvre cinématographique, s'inscrit comme un hymne à la vie : « La vie est belle ! »

N° d'édition : L.01EUCN000520.N001
Dépôt légal : octobre 2012